

---

Isabelle Reinharez

## Cormac forever

Février, la nuit tombe tôt. Surtout à la campagne quand l'éclairage public est laissé à la discrétion de la lune et des étoiles. Mon nid de traductrice s'enveloppe de ténèbres profondes, insondables. Soudain, dans le monde réel, c'est-à-dire à côté de mon coude gauche, le téléphone-pour-le-travail sonne. *I'm not a poor lonesome* traductrice, mais j'ai toujours un petit sursaut, mi-surprise, mi-heureuse. Tiens, mmm, on pense à moi. L'ego encore ? ou simplement l'idée que finalement le monde extérieur existe, même en février, quand la nuit tombe tôt, etc. etc. La faculté de Reims. *What the devil...* Une charmante jeune femme souhaiterait ma « précieuse » participation au 3<sup>ème</sup> colloque international de la très honorable Cormac McCarthy Society, qui se tiendra fin juin. Les précédentes éditions s'étaient déroulées à Berlin et Manchester.

Quand j'étais directrice de la série anglo-américaine chez Actes Sud, j'ai sorti Cormac McCarthy de l'oubli dans lequel Gallimard l'avait laissé tomber dès la publication de *Méridien de sang*. Et puis, un peu par raccroc, pour des raisons d'urgence, j'ai traduit *Suttree* à quatre mains avec Guillemette Belleteste. Oui, c'est vrai, j'aurais des choses à raconter... mais je ne suis pas rompue à l'exercice oratoire, les universitaires de tout poil et de tous pays m'intimident, je n'ai qu'un discours passionnel sur la traduction, et celle-là remonte à huit ans. De l'eau a coulé sous les ponts, et par ma petite cervelle exiguë ont transité nombre d'autres textes... Tout cela est balayé par la voix charmante à l'autre bout du fil :

« Justement, formidable, très bien, un autre discours que le discours universitaire, une voix différente, des préoccupations différentes, ça nous

fera le plus grand bien, à nous qui ne connaissons rien à la traduction. »

Je résiste encore faiblement. Pense sortir la botte imparable :

« Oui mais alors, invitez-nous tous ensemble, les vaillants traducteurs de Cormac, les Trois Mousquetaires qui avons durement ferrailé chacun avec nos armes contre les difficultés du texte.

– François Hirsch a déjà dit oui, si vous venez. Tous frais payés, vous serez choyés.

– Oui, mais alors pas sans Guillemette.

– Je m'en charge.

– Dans ce cas, tous pour un... D'accord. »

Bah, juin c'est encore très loin, me dis-je. Et c'est là qu'elle ajoute, la charmante, la traîtresse, qu'il faudra faire la communication en anglais. *Gloups*. Deux heures à trois, et en anglais, devant un parterre de brillants univPfff... Trop tard, j'ai laissé poliment le piège se refermer. Clac.

Quelques semaines passent, nous sommes toujours en février, la nuit tombe tôt, etc, etc. Je traduis Robert Olen Butler pour Rivages, l'histoire loufoque d'un extraterrestre posté au-dessus de notre ronde Terre et qui nous observe. Arrive un courrier de l'UFR. des Sciences humaines de l'université de Reims, et là c'est le crash, finis soucoupe volante, extraterrestre, loufoquerie. Monde réel, pourquoi reviens-tu toujours m'inquiéter ? Le colloque est organisé par « Le Centre de Recherche sur l'Imaginaire, l'Identité et l'Interprétation dans les Littératures de Langue Anglaise ». *Damned*, c'est que je n'oserai jamais leur parler, moi, à ces grosses têtes venues des quatre coins de France et des États-Unis, qui vont discourir d'« hybridation dans *Le grand passage* », de « thème proustien dans *Des villes dans la plaine* », de « paysage féminin », de « Nescience »... *Gulp*... Nescience ???!!! Dans le face à face avec le texte, j'ai vu, senti et ressenti une foule de choses chez Cormac, mais pas de cet ordre-là, non ! Misérable traductrice pétrissant la glaise du texte, les pieds dans ton cloaque, comment t'élever à ces hauteurs intellectuelles ? Je téléphone à François et Guillemette – nous sommes tous les trois de « l'école des intuitifs », donc affolés. Les Trois Mousquetaires ont la plume au chapeau en berne... pour ne pas dire une trouille bleue.

Juin. Nos interventions sont écrites directement en anglais, ça vaut mieux, peaufinées, relues par des *natives* de nos amis pour y ajouter la petite touche idiomatique indispensable à notre bien-être. Nous voilà en piste pour trois jours de conf' non-stop. Retour à l'école, salle 3137, et plus qu'on ne pouvait le croire, primo ça commence aux aurores, et puis le premier matin on nous offre un cartable aux armes de l'Université ! Quant à notre trac, il

faudra vivre avec, car nous serons « la cerise sur le gâteau », « le(s) morceau(x) de choix », « le gala de clôture ». Plutôt, pensons-nous tous les trois, les bouffons dans leur numéro de jonglerie bilinguo-verbale et de voltige au-dessus des abîmes du doute.

Heure après heure, nous assistons, parfois intéressés et admiratifs, parfois médusés, parfois agacés, à de longues, amoureuses et impitoyables séances de dissection. Nous avons souvent envie de crier, quelque peu incommodés ou attristés par l'exercice, « Touche pas à mon auteur ! » D'ailleurs, quand une universitaire britannique nous livre son étrange lecture féministe de la Trilogie, où elle voit et impose une relation homosexuelle aux deux héros de *De si jolis chevaux*, à côté de moi François Hirsch explose. « Humbug » s'écrie-t-il, délicieusement suranné. Un front froid s'abat sur l'assemblée. Nous sommes trois contre tous.

Dernier jour, dernier après-midi. C'est enfin à nous. Je fais d'abord un petit topo sur le parcours cahotique des œuvres de Cormac dans l'édition française. Puis Guillemette et moi, ayant traduit à quatre mains, nous nous lançons, cette fois-ci à deux voix, dans un numéro totalement improvisé. J'avais, sous les auspices de Georges Perec, construit mon intervention à grand renfort de « Je me souviens », ce qui me permettait d'être confortablement décosue. Du coup, ça fonctionne à merveille. On se renvoie la balle, les souvenirs, les bons moments, les difficultés, les déprimés, les prises de bec... Ah ces sacrés traducteurs, avec leurs problèmes franchement terre à terre, leurs questions incongrues, c'est d'un marrant !!! Les rates universitaires ne se sont jamais autant dilatées, dirait-on. François enchaîne, nous conte ses longs coups de fil avec le grand auteur, parfois pour un tout petit mot qui coince. Des histoires de lasso, de mors, de pièges à loups. Nous lisons la stupéfaction dans les multiples yeux de l'auditoire. Jouant de notre simplicité, de notre sincérité, d'une certaine forme de naïveté (roublarde), nous faisons un tabac.

Ouf ! ça va beaucoup mieux. Mais c'est fini, plus jamais ! Pendant ce temps-là, les traductions en cours sont restées en plan et nous rentrerons tous les trois proprement lessivés. Promesse « d'ivrognes » parce qu'à Reims tout finit par du champagne ?